

Lian Hearn

Le Clan des Otori, I
Le Silence du Rossignol



folio

COLLECTION FOLIO

Lian Hearn

Le Clan
des Otori, I

Le Silence du Rossignol

*Traduit de l'anglais
par Philippe Giraudon*

Gallimard

*Poème en épigraphe extrait de The Country of Eight Islands,
de Hiroaki Sato, traduit en anglais par Burton Watson,
© Columbia University Press, 1986.*

Titre original :

TALES OF THE OTORI — BOOK 1
ACROSS THE NIGHTINGALE FLOOR

*Édition originale publiée en 2002 par Macmillan,
Pan Macmillan Ltd, Londres.
Across The Nightingale Floor
© Lian Hearn, 2002.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2002,
pour la traduction française.*

Lian Hearn est le pseudonyme d'un auteur féminin pour la jeunesse, célèbre en Australie où elle vit avec son mari et leurs trois enfants. Elle est diplômée en littérature de l'université d'Oxford et a travaillé comme critique de cinéma et éditeur d'art à Londres avant de s'installer en Australie. Son intérêt de toujours pour la civilisation et la poésie japonaises, pour le japonais qu'elle apprend, a trouvé son apogée dans l'écriture du *Clan des Otori*.

Pour E

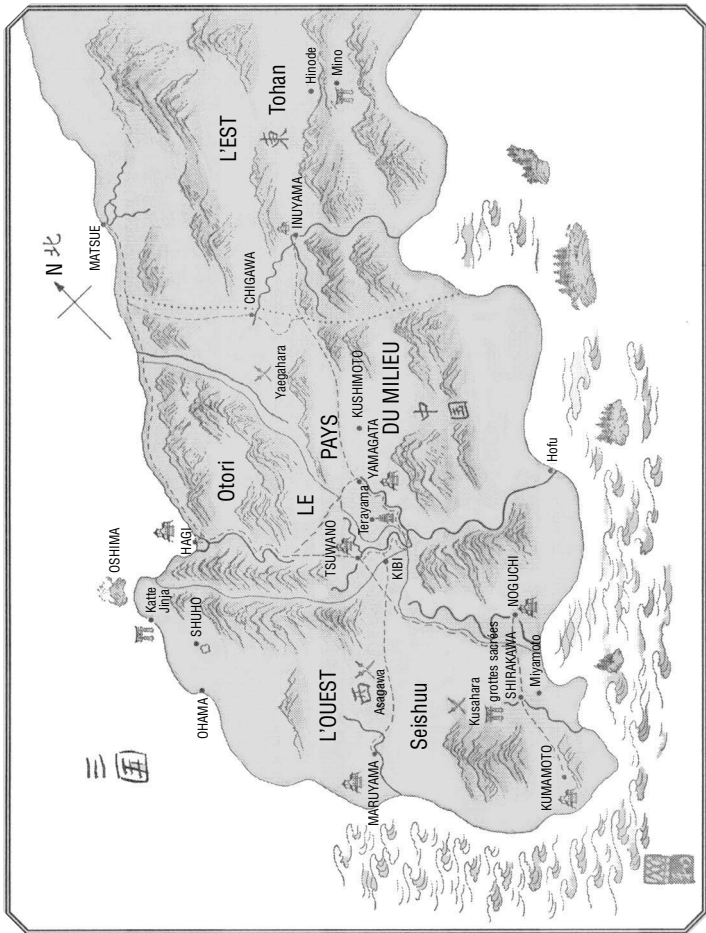
Les trois livres qui composent Le Clan des Otori sont situés dans un pays imaginaire vivant à l'heure de la féodalité. Cette situation et cette période n'ont pas d'équivalents réels dans l'histoire, même si l'on peut découvrir dans ces pages maint écho des coutumes et des traditions japonaises et même si les saisons et les paysages sont ceux du Japon. Les « parquets du rossignol » (uguisubari) sont une invention authentique. On en confectionna dans un grand nombre de temples et de manoirs, et on peut en admirer les deux exemples les plus fameux au château de Nijo et au Chion'in, à Kyoto. J'ai donné des noms japonais aux lieux du roman, mais ils n'ont que peu de rapport avec la réalité, en dehors de Hagi et de Matsue qui occupent à peu près leur position géographique réelle. Quant aux personnages, ils appartiennent tous à la fiction, si l'on excepte le peintre Sesshu, auquel il semblait impossible de forger un double.

J'espère que les puristes ne me tiendront pas rigueur des libertés que j'ai prises. Ma seule excuse est qu'il s'agit ici d'une œuvre d'imagination.

LIAN HEARN

Le cerf qui s'unit
Au trèfle de l'automne
On dit
Qu'il n'engendre qu'un faon
Unique et ce faon
Mon garçon solitaire
Part pour un voyage
De l'herbe en guise
d'oreiller

MANYOSHU,
vol. 9, n° 1790.



LES TROIS PAYS

- Frontières des fiefs
- Frontières avant la bataille de Yaegahara
- - - - Grand-route



Champ de bataille



Cité fortifiée



Sanctuaire



Temple

CHAPITRE I

Ma mère menaçait souvent de me découper en huit morceaux si jamais je renversais le seau d'eau ou faisais semblant de ne pas l'entendre me crier de rentrer à la maison, quand le crépuscule s'assombrissait et que le chant des cigales devenait assourdissant. J'entendais sa voix enrouée de colère résonner à travers la vallée solitaire :

— Où est passé ce maudit gamin ? Je le mettrai en pièces quand il reviendra.

Je revenais tout crotté d'avoir descendu en glissant la colline, couvert de bleus à force de m'être bagarré, ou même un jour la tête ensanglantée après avoir été blessé par une pierre — j'ai encore la cicatrice, comme un ongle de pouce argenté —, mais rien ne m'attendait sinon le feu dans la cheminée, la soupe odorante et les bras de ma mère qui s'efforçait non pas de me mettre en pièces mais de me faire tenir en place afin de nettoyer mon visage ou de lisser mes cheveux tandis que je me tortillais comme un lézard pour lui échapper. Sa dure vie de labeur interminable l'avait rendue forte, et elle n'était pas vieille puisqu'elle m'avait mis au monde à moins de dix-sept ans. Quand elle me portait, je voyais que nous avions la même couleur de peau, bien que nous ne nous res-

semblions guère pour le reste. Son visage était large et placide alors que je savais par ce qu'on m'avait dit — car nous n'avions pas de miroir, dans ce village de Mino perdu dans la montagne — que mes traits étaient plus fins, comme ceux d'un faucon. Habituellement, notre lutte se terminait par sa victoire, dont le prix était de pouvoir me serrer sur son cœur sans que je parvienne à me dérober. Elle me murmurait alors à l'oreille la formule de bénédiction des Invisibles, tandis que mon beau-père marmonnait sans conviction qu'elle me gâtait trop, et que les petites filles, mes demi-sœurs, faisaient des bonds autour de nous pour obtenir leur part de caresses et de bénédiction.

Je croyais alors que ce n'était qu'une façon de parler. Mino était un endroit paisible, trop isolé pour être affecté par les batailles féroces où s'affrontaient les clans. Je n'aurais jamais imaginé que des hommes et des femmes puissent vraiment être découpés en huit morceaux, que leurs membres vigoureux, à la peau couleur de miel, puissent être arrachés à leur corps pour être jetés aux chiens. Élevé parmi les Invisibles, accoutumé à leur douceur, j'ignorais que des hommes infligeaient de tels traitements à leurs semblables.

J'entrai dans ma quinzième année, et ma mère commença à avoir le dessous dans nos luttes. Je pris quinze centimètres en quelques mois, et à seize ans j'étais plus grand que mon beau-père. Il se mit à marmonner plus souvent qu'il était temps que je m'établisse, que je cesse de courir la montagne comme un singe sauvage et que je me marie dans une des familles du village. Je n'avais rien contre l'idée d'épouser une de ces filles avec qui j'avais grandi, et cet été-là je travaillai plus dur que jamais à son côté, prêt à prendre ma place parmi les hommes du vil-

lage. Par moments, cependant, il m'était impossible de résister à l'attrait de la montagne, et à la fin du jour je m'éclipsais dans le bois des hauts bambous aux troncs satinés, baigné d'une lumière verte et oblique. Je prenais le chemin rocailleux qui menait à l'autel du dieu de la Montagne, où les villageois déposaient des offrandes de millet et d'oranges, avant de m'enfoncer dans la forêt de bouleaux et de cèdres, parmi les appels ensorceleurs du coucou et du rossignol, afin de guetter cerfs et renards et d'entendre au-dessus de ma tête le cri mélancolique des milans.

Ce soir-là, j'avais parcouru la montagne de bout en bout pour atteindre un endroit où poussaient les meilleurs champignons. J'avais rempli tout un baluchon de ceux qui sont petits et blancs comme des fils de soie et de ceux en forme d'éventail orange foncé. Je pensais au plaisir que ma mère ressentirait à cette vue, qui apaiserait même les récriminations de mon beau-père. Il me semblait déjà sentir le goût des champignons sur ma langue. Tandis que je traversais en courant le bois de bambous et les rizières où les lys rouges de l'automne étaient déjà en fleur, je croyais humer des odeurs de cuisine portées par le vent.

Comme souvent à la tombée du jour, les chiens du village aboyaient. L'odeur devint plus forte, ses effluves se firent âcres. Je n'avais pas peur, pas encore, mais un pressentiment commença à accélérer les battements de mon cœur. J'allais au-devant d'un incendie.

Des feux se déclaraient souvent dans le village : presque tout ce que nous possédions était en bois ou en paille. Mais je n'entendais pas un cri, aucun bruit de seau passant de main en main. Personne ne se répandait comme à l'ordinaire en plaintes et en malédictions. Le chant des cigales était toujours

aussi strident, les appels des grenouilles résonnaient sur les rizières. Les échos d'un tonnerre lointain retentissaient sur les montagnes. L'air était lourd et humide.

Je suais à grosses gouttes, mais la sueur se glaçait sur mon front. Je sautai par-dessus la rigole de la dernière rizière en terrasse et regardai à mes pieds ce qui avait toujours été le paysage de mon foyer. La maison avait disparu.

Je m'approchai. Des flammes rampantes venaient encore lécher les poutres noircies. Aucune trace de ma mère ou de mes sœurs. J'essayai d'appeler, mais ma langue semblait subitement trop grosse pour ma bouche et la fumée me suffoquait et remplissait mes yeux de larmes. Le village tout entier était en feu. Mais où étaient passés les villageois ?

C'est alors que les hurlements commencèrent.

Ils provenaient du sanctuaire autour duquel la plupart des maisons étaient groupées. On aurait dit les cris de douleur d'un chien, sauf qu'un chien ne peut prononcer des mots humains, les hurler dans son agonie. Il me sembla reconnaître les prières des Invisibles, et je sentis mes poils se hérissier sur ma nuque et sur mes bras. Je me glissai parmi les maisons en flammes comme un fantôme, en direction de la clameur.

Le village était désert. Je n'arrivais pas à imaginer où ils avaient pu tous disparaître. Je me dis qu'ils s'étaient enfuis : ma mère avait dû emmener mes sœurs dans la forêt, à l'abri. J'irais les retrouver là-bas dès que j'aurais découvert qui poussait ces hurlements. Mais en débouchant de la ruelle qui donnait sur la grand-rue, je vis deux hommes gisant sur le sol. Une averse s'était mise à tomber doucement dans le soir, et les deux hommes paraissaient surpris, comme s'ils ne comprenaient pas pourquoi ils

étaient ainsi étendus sous la pluie. Ils ne se relèveraient jamais plus et peu importait que leurs vêtements fussent en train de se mouiller.

L'un d'eux était mon beau-père.

À cet instant, le monde changea pour moi. Une sorte de brouillard s'éleva devant mes yeux, et quand il se dissipa rien ne semblait réel. J'avais le sentiment d'avoir franchi la frontière de l'autre monde, cet univers parallèle au nôtre, où nous nous rendons dans nos rêves. Mon beau-père portait ses habits de fête. Leur étoffe bleu indigo était noircie par la pluie et le sang. Je me sentais désolé de les voir ainsi gâtés : il en avait été si fier.

Je dépassai les cadavres, je franchis les portes du sanctuaire. La pluie sur mon visage était fraîche. Les hurlements s'interrompirent brusquement.

À l'intérieur, je découvris des hommes que je ne connaissais pas. Ils avaient l'air d'accomplir un rituel lors d'une cérémonie. Des bandeaux ceignaient leurs têtes, ils avaient retiré leurs vestes et leurs bras étaient luisants de sueur et de pluie. Ils poussaient des halètements et des grognements, souriaient de toutes leurs dents blanches, comme si tuer leur avait coûté autant d'effort que de rentrer la moisson de riz.

De l'eau suintait du bassin où l'on se lavait les mains et la bouche pour se purifier en entrant dans le sanctuaire. Plus tôt, quand le monde était encore normal, quelqu'un avait dû faire brûler de l'encens dans le grand chaudron. Un reste de parfum flottait sur la cour, masquant l'âcre odeur du sang et de la mort.

L'homme qu'on avait mis en pièces gisait sur les pavés mouillés. Sur la tête coupée, je parvins à distinguer les traits du visage. C'était Isao, le chef des Invisibles. Sa bouche était encore ouverte, figée dans un ultime rictus de souffrance.

Les assassins avaient empilé avec soin leurs vestes contre un pilier. Je vis distinctement l'emblème de la triple feuille de chêne. C'étaient des hommes du clan des Tohan, venus d'Inuyama, leur capitale. Je me souvins d'un voyageur qui avait fait étape au village, à la fin du septième mois. Il avait passé la nuit dans notre maison et quand ma mère avait dit la prière avant le repas, il avait tenté de la faire taire.

— Ignorez-vous que les Tohan haïssent les Invisibles et projettent de nous attaquer ? Le seigneur Iida a juré de nous exterminer, avait-il chuchoté.

Le lendemain, mes parents étaient allés rapporter ces propos à Isao, mais personne ne les avait crus. Nous étions loin de la capitale, et les luttes d'influence des clans ne nous avaient jamais concernés. Dans notre village, les Invisibles vivaient avec les autres, avaient le même aspect, les mêmes activités qu'eux. Nous ne nous distinguions que par nos prières. Pourquoi aurait-on voulu nous nuire ? Cela paraissait impensable.

Et cela paraissait toujours impensable, alors que je restais figé près du bassin. L'eau s'écoulait goutte à goutte et je voulais en recueillir, essayer le sang sur le visage d'Isao puis fermer doucement sa bouche — mais j'étais incapable de bouger. Je savais que d'un instant à l'autre les guerriers Tohan allaient se retourner, m'apercevoir et me mettre en pièces. Ils n'auraient ni pitié ni miséricorde. Ils étaient déjà souillés par la mort, puisqu'ils avaient tué un homme à l'intérieur même du sanctuaire.

Avec une acuité extraordinaire, j'entendis au loin les sabots tambourinant d'un cheval au galop. Alors que le bruit se rapprochait, j'éprouvai cette impression de déjà-vu familière aux rêves. Je savais qui j'allais voir apparaître dans l'encadrement des portes du sanctuaire. Je ne l'avais encore jamais vu de ma vie,